

Ce serait aveugler les races !
 Ça, dans le chemin que tu traces,
 Dans le cercle où tu les embrasses,
 Tous les peuples doivent s'unir !
 L'esprit des temps à ta voix change !
 Tout ce qui naît sous toi se rangs !—
 Qui donc ferait ce rêve étrange
 De décapiter l'avenir ?

Te bâillonner ?—Rois ! Dieu lui-même
 Pourra vous le prouver bientôt :
 Ce siècle est un profond problème
 Dont la France seule a le mot.
 Ce siècle est debout sur la rive,
 D'une voix terrible ou plaintive,
 Questionnant quiconque arrive,
 Tribuns, penseurs,—ou rois, hélas !
 Il propose à tous, dès l'aurore,
 L'énigme inexpiquée encore,
 Et, comme le sphinx, il dévore
 Celui qui ne le comprend pas.

T'insulter ?—mais, s'il se rencontre
 Des rois pour courir ce danger,
 Vois donc les choses que Dieu montre
 A ceux qui voudraient t'outrager !
 Vois sous l'arche où sont nos histoires,
 Wagram les mains de poudre noires,
 Uim, Eylau, Dantzick, cent victoires,
 Défiler au bruit du tambour !
 Dieu, quand l'Europe te croit morte,
 Prend l'empereur et te l'apporte,
 Et fait repasser sous ta porte
 Toute ta gloire en un seul jour !

.....

Tu voulais, versant notre sève
 Aux peuples trop lents à mûrir,
 Faire conquérir par le glaive
 Ce que l'esprit doit conquérir.
 Sur Dieu même prenant l'avance,
 Tu prétendais, vaste espérance !
 Remplacer Rome par la France
 Régnant du Tage à la Néva :
 Mais de tels projets Dieu se venge.
 Duel effrayant ! guerre étrange !
 Jacob ne luttait qu'avec l'ange,
 Tu luttais avec Jéhova !

Nul homme en ta marche hardie
 N'a vaincu ton bras calme et fort ;
 A Moscou, ce fut l'incendie ;
 A Waterloo, ce fut le sort.
 Que t'importe que l'Angleterre
 Fasse parler un bloc de pierre
 Dans ce coin fameux de la terre
 Où Dieu brisa Napoléon,
 Et, sans qu'elle-même ose y croire,
 Fasse attester devant l'histoire
 Le mensonge d'une victoire
 Par le fantôme d'un lion !

Oh ! qu'il tremble, au vent qui s'élève,
 Sur son piédestal incertain,
 Ce lion chancelant qui rêve,
 Debout dans le champ du destin !
 Nous repasserons dans sa plaine !
 Laisse-le donc conter sa haine
 Et répandre son ombre vaine
 Sur tes braves ensevelis !
 Quelque jour,—et je l'attends d'elle !
 Ton aigle, à nos drapeaux fidèle,
 Le soufflettera d'un coup d'aile
 En s'en allant vers Austerlitz !

VICTOR HUGO.

ENCORE UNE ANECDOTE SUR TALMA.

Talma éprouvait toujours un sentiment de crainte lorsqu'il était en scène, redoutant tout ce qui pouvait prêter à rire aux spectateurs.

Dans je ne sais quelle ville des départements, il remplissait un jour le rôle de Jacques Molay, dans les *Templiers*, de Mr. Renouard ; il était fort mal secondé. Au moment le plus pathétique, lorsque les *Templiers*, condamnés par ordre de Philippe-le-Bel, se préparent à marcher à la mort, que le grand-maître, plein d'un saint enthousiasme, s'écrie : Ce n'est pas le supplice, c'est :

La gloire du martyr,
 Remercions le ciel qui nous l'accorde à tous.

Talma aperçoit près de lui un *Templier*, porteur de la plus hideuse figure qu'on puisse imaginer ; une large bouche, de longues dents se montrant en dépit des lèvres, un gros nez rouge, des yeux dont l'un descendait vers le parterre, tandis que l'autre s'élevait en louchant vers le lustre. Talma désolé s'imagine que tout l'effet de la tragédie va être manqué : les bras élevés et le regard calme, il ressemblait en ce moment au juste, qui